

FD 3965/06

RELIGION SAINT-SIMONIENNE.

L'armée guerrière et l'armée pacifique.

Il y a en Europe environ trois millions de soldats, bien vêtus, bien nourris, et logés dans des casernes propres, saines et commodément disposées. Ces trois millions d'hommes coûtent beaucoup et ne font rien que de nettoyer leurs armes, manœuvrer, boire, manger et dormir. Cette manière de vivre les ennuie au point que le plus grand nombre d'entr'eux, en arrivant au régiment, désirent avoir fini le temps de leur service, pour retourner dans leurs familles.

Cependant il semblerait qu'ils doivent être plus heureux au régiment : là, point de crainte pour l'avenir, les chefs veillent sans relâche à leurs besoins ; si la maladie les atteint, le médecin est auprès d'eux. Leur caserne ressemble un peu à ces palais bâtis par les fées, dont on entretient les enfans, et où la table est toujours couverte de mets sans que l'on aperçoive ni pourvoyeurs ni domestiques.

A côté des casernes il y a des manufactures où des ouvriers, soldats pacifiques, fabriquent des draps, des étoffes, du fer et autres choses semblables ; mais ces ouvriers sont moins heureux que les militaires, car, quand l'ouvrage leur manque, ils n'ont personne qui se charge de veiller sur eux. Ils sont alors réduits à envier le sort du soldat. En effet, celui-ci a toujours sa paye, et quoiqu'elle ne soit pas forte, l'avantage qu'il trouve à vivre en communauté est assez grand pour faire envier son sort au travailleur.

Les manufacturiers sont en général d'honnêtes gens qui seraient heureux de voir leurs ouvriers ne manquer de rien ; mais quand ils n'ont pas de commande, il leur est impossible d'occuper leurs ouvriers, bien moins encore de les payer à rien faire, car leur fortune, si considérable qu'elle soit, serait bientôt réduite à rien par une telle mesure.

Les gouvernemens peuvent nourrir des soldats à ne rien faire parce que les impôts leur en donnent les moyens ; mais n'est-il pas déplorable de penser que ceux qui travaillent et produisent soient moins bien traités que ceux qui ne travaillent et ne produisent point, surtout quand ces hommes (c'est des soldats que je veux parler) ne demandent pas mieux que de laisser là le mousquet, le sabre et la giberne, pour se faire travailleurs.

Jusqu'ici les régimens ont été un mal nécessaire : comme nous avions lieu de craindre que les peuples voisins vissent en armes se ruer sur la France, le gouvernement français a dû tenir une armée nombreuse sur pied. Cela a coûté fort cher, ainsi qu'à nos voisins, et cet argent a été de l'argent perdu. Mais, comme à présent ce danger n'est plus à craindre, il serait bon de former, au lieu de régimens guerriers, des régimens de

20

travailleurs pacifiques, où les hommes trouveraient leur nourriture toute préparée, des vêtemens pour se couvrir, et leur lit le soir après le repos. Ces travailleurs, conduits par des chefs aimans, et gouvernés non par les règles brutales de la discipline militaire, mais par des lois douces, paternelles, accompliraient des travaux considérables et formeraient un spectacle plus magnifique que celui de la plus brillante armée guerrière. Cela coûterait aussi bien moins cher, puisque chacun de ces soldats pacifiques produirait pour sa dépense et au-delà.

Malheureusement ce que je dis ne peut pas se réaliser tout de suite, et la raison en est simple. Le gouvernement a pour maxime de *laisser faire* à chacun ce qu'il veut, on appelle cela la *concurrence*. C'est en vertu de cette concurrence que tout le monde peut entreprendre un état sans le savoir faire, et se ruiner en forçant les autres à se ruiner aussi.

Le gouvernement ne se mêle pas du travail, et il a raison, puisqu'il ne sait pas comment il faut qu'il s'en mêle, mais il faut qu'il l'apprenne s'il veut être un véritable gouvernement. C'est pour cela que nous, Saint-Simoniens, nous disons chaque jour qu'il faut organiser le travail de manière à ce que chacun trouve sa place dans le grand atelier après avoir appris à le remplir.

Si le gouvernement se mêlait du travail, il ne saurait probablement que défendre de faire ce qui est mauvais, et cela ne suffit pas, il faut encore encourager ce qui est bon. La concurrence est mauvaise, il faut la détruire, mais, en la détruisant, il faut assurer à tous les hommes l'emploi de leurs bras et de leur temps. Quand cela sera fait, on ne verra plus dans les rues et sur les places publiques des hommes vigoureux manquant de vêtemens et de pain; tous les visages seront frais et annonceront la santé; plus de haine des ouvriers contre les maîtres; plus de mépris des maîtres pour les ouvriers, car tous auront le même intérêt, tous seront associés pour le travail, tous se sentiront liés, unis comme le dernier soldat d'une armée se sent lié à son général dans un jour de bataille. Alors le paradis céleste dont on nous a parlé dans notre enfance, et auquel vous ne croyez plus, sera réalisé sur la terre autant qu'il est possible.

Il n'y aura plus de carlistes, de républicains, de napoléoniens, de *juste-milieu*; il y aura des travailleurs, unis entre eux pour se rendre mutuellement la vie agréable et douce, et cela sera bien, car les hommes doivent s'aimer et non se haïr.

Il y des gens qui nous traitent de fous, nous Saint-Simoniens, quand nous disons toutes ces choses et bien d'autres encore; mais cela nous inquiète peu, nous sommes sûrs de réussir car Dieu est avec les hommes qui veulent le bien de toutes les classes.

Tous les jours de la semaine, de six heures du matin à dix heures du soir, et le dimanche de six heures à midi, les directeurs ou sous-directeurs de propagation du délégué des industriels, donnent les renseignemens qui leur sont demandés sur la religion Saint-Simonienne, aux domiciles suivans.

Rue de la Tour-d'Auvergne, n° 34.

Rue de la Contrescarpe-Saint-Antoine, n° 70,

Place de l'Hôtel-de-Ville, n° 7,

Place de Sorbonne, au coin de la rue de Cluny.